1477 c 7.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX,

JEAN HENNUYER,

EVÊQUE DE LISIEUX.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME EN TROIS ACTES.

A LONDRES.

M. DCC. LXXII.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LISIEUX,

DRAME EN TROIS ACTES,

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

PRÉFACE.

CE Drame a l'avantage d'être fondé ſur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de les remettre ici ſous les yeux du lecteur, il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette pièce, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau, qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer nâquit à St. Quentin, diocèſe de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au collège de Navarre, où il fut bourſier, il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant ſon doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis roi de Navarre : dans le

même tems il fut nommé professeur en théologie. On ne sait précisément en quelle année il parut à la cour ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce prince le nomma bientôt pour son confesseur : il le fut jusqu'à la mort du roi. Il fut aussi confesseur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des consciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit point possession de cet évêché, sans doute parce qu'on le retint à la cour ; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Lizieux, arrivée au mois de Juin, 1558, François II nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut-là, & dans les tems des fureurs de la St. Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le lieutenant de roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de massacrer tous les huguenots de Lizieux, Jean Hennuyer s'y opposa fermement & donna acte de son opposition ; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre ;

& par ce ſage délai il préſerva les calviniſtes de ſa ville & de ſon diocèſe.

Je ſais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir ſauvé les religionnaires ; mais pluſieurs hiſtoriens ſe ſont accordés à lui en conſerver tout l'honneur. On croit ſur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'eſt qu'humaine ? Tout panégyriſte que je ſuis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & diſputé, pour ſavoir ſi cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniſte ; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ſes contemporains.

Ceux qui voudront voir ſon portrait iront le chercher dans le réfectoire de la maiſon de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de théologie de Paris ; ainſi il vécut environ quatre-vingts ans ; dans les tems les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François

premier, de Henri II, de François II, de Charles IX, & de Henri III; ce qui a pu ſervir, je penſe, à lui rappeller que les rois ne ſont pas immortels. Comme le ſéjour habituel de la cour, où il paſſa preſque toute ſa vie, ne put ébranler ſes vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment ſolides.

C'eſt un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque qui, tandis que Rome (*) & toute la catholicité autoriſe & conſacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppoſe aux ordres d'un roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proſcrivoient le fanatiſme & une

(*) La nouvelle de la mort de Coligni, & du maſſacre, fut reçue à Rome avec les tranſports de la joye la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux: il y eut une meſſe ſolemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Grégoire XIII aſſiſta avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illuſtres. Le cardinal de Lorraine récompenſa largement le courier, & l'interrogea en homme inſtruit d'avance. (*Eſprit de la Ligue, Tome II.*)

polititique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le ſeul homme en place qui ſe ſoit diſtingué par la même fermeté, mais ce zèle, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confeſſeur d'un roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne ſe montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien, mais du nom d'homme (*) ! A peine cinq ou ſix militaires paroiſſent avoir conſervé dans ce tems quelques traces de juſtice & de lumiere naturelle ; les autres commandans de Province furent des forcenés, qui ne différerent pas beaucoup de ces dogues dont ſe ſervirent les Piſarres & les Vaſco-Nunès, lorſqu'ils alloient à la chaſſe des malheureux Indiens qu'ils

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage ; Brantôme rapporte que pluſieurs de ſes camarades, gentilshommes comme lui, y gagnerent juſqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au roi & à la reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés. *Ibid.*

faiſoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient diſciplinés & ſoudoyés comme eux. Ils obéiſſoient comme eux, & le ſavant auteur des Recherches philoſophiques ſur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce tems-là, que le dogue Hérecillo gagnoit deux réaux par mois pour ſervices par lui rendus à la couronne. Je ne ſais ſi ceux qui ſervirent ſi bien Charles IX & ſa digne cour furent auſſi-bien récompenſés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'hiſtoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confrères pour la chair humaine.

Le célèbre auteur de la Henriade, qui a combattu avec ſuccès le fanatiſme & la ſuperſtition, & qui ſur cet article a déja fait quelque bien au monde & à ſa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

(*) Ce ſera un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE ſur ſon ſiecle, & de ſon ſiecle ſur ſon génie.

Lorſque je médite ce vers en ſilence, un frémiſſement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de ſang à chaque page de l'hiſtoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs ſi promts, ſi aveugles, ſi fidèles, ſi peu réfléchiſſans; & le bien, lorſque l'on veut le faire même avec ardeur, rencontre mille obſtacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité ſe relâche & s'épuiſe.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie, ou du moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St. Barthelemi? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroît que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la

religion ne ſoulévera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages, mais l'oſerai-je dire, nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait guere que changer de nom, mais ſes fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiécles paſſés ſeroit perdue pour les ſiécles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappellant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute? Mais eſt-il vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences ayent émouſſé ſes traits? N'a-t-on pas vu, dans un ſiécle tout brillant de clarté, un monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractère humain & juſte, jetter le déſeſpoir dans le cœur

d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galères ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler ſes plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance.

L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere qui cultivoit paiſiblement ſes champs, dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres. Les maux politiques d'une nation, qui paroît paiſible parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiécle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & rafiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai; mais les calamités publiques & particu-

lières n'ont pas été moins accablantes. En considérant toutes les larmes répandues, les soupirs, les gémissemens, sourds & étouffés, tous les emprisonnemens, tous les exils, les proscriptions de toute espèce, nous verrons que notre siécle n'a rien à reprocher à ces siécles d'erreurs & de barbarie; ce qui distingue le nôtre, c'est qu'il a mêlé quelquefois la dérision à ses autres attentats, & que non-content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'est efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cents ans notre histoire pourra à son tour effrayer les hommes sensibles, & fournir à des drames qui arracheront aussi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant persécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui se masque toujours sous de grands noms: si je parvenois à ajouter quelque chose à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel si manifestement violé tantôt par la force, tantôt par un sophisme aussi ingénieux que cruel; si j'arrachois quelques traits à l'intolérance

religieuſe, civile & littéraire qui ſe ſoutiennent & ſe prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales, qui bouleverſent toutes les notions d'ordre, de juſtice & d'équité, ſervoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou pour s'exprimer ſans emblême, ſi ceux qui peuvent ſeuls réaliſer les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philoſophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en conſéquence ces opinions impies & déraiſonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors ſouriant à leurs auguſtes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faiſant que paſſer ſur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, évêque de Lizieux.
LE LIEUTENANT de Roi à Lizieux.
SIMON, Grand-Viçaire de l'Evêque.
Les Curés de Lizieux.
Troupe de Prêtres.
Troupe d'Officiers.

ARSENNE pere, habitant de Lizieux, proteſtant.
ARSENNE fils, époux de Laure, proteſtant.
LAURE, ſœur d'Evrard, proteſtante.
EVRARD, habitant de Paris, proteſtant.
SUZANNE, proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.
CLERARD, proteſtant.
THEVENIN, proteſtant.
MENANCOURT, proteſtant.
DUGAS, proteſtant.
Foule de proteſtans.

La ſcène à Lizieux, l'action ſe paſſe le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LISIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente l'appartement de Laure. Une grande armoire eſt entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range pluſieurs vêtemens & linges, elle ſe plaît à conſidérer un juſt' au corps galamment orné.

LAURE *ſeule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux, il me ſemble te le voir....

Et cette écharpe.... Qu'il étoit bien!.. (*Elle baiſe l'écharpe & la ſerre avec ſoin. Elle prend un petit coffret dans lequel ſont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries ! vous êtes mon tréſor. (*Elle lit & ſoupire en riant, conſidérant quelques bijoux.*) Aimable en tout, on le reconnoît juſques dans ſes dons ! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'oſions eſpérer.... Qui m'eût promis alors que ſix mois après.... Comme tout ce tems s'eſt écoulé ! Il n'a duré pour moi qu'un inſtant.... Oui, mais ces huit jours d'abſence, ces huit jours me paroiſſent des années.... Il devroit être de retour... Comme je l'attends !.. Reviens, mon cher Arſenne, reviens, ta tendre Laure ſent trop qu'elle ne vit plus ſans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me ſemble l'entendre & je ſuis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le r'ouvrant tout de ſuite, elle en tire une lettre.*) Que je liſe encore celle-ci. (*Preſſant la lettre contre ſon ſein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*On frappe, Laure jette tout par terre, renverſe des chaiſes, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une reſpiration agitée.*) Oh, c'eſt lui, c'eſt lui !

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air ſurpris & fâché.*

QUoi! vous, Suzanne?

SUZANNE *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement? mon abord vous eſt-il fâcheux.

LAURE *réparant le déſordre.*

Non, non, ma chere couſine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux... il n'eſt pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'allarmer?

LAURE.

Comment pour un jour?.. Comptez-vous un jour, depuis avant-hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous ſommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir ſeules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit

hier au ſoir pour vous tranquilliſer ſur ce retard?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, ſi vous aviez aimé, vous ſauriez que les mots ne tranquilliſent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon... On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne; une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE.

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre, vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les catholiques.... Quelle a dû être brillante cette fête ! tous les viſages devoient être bien joyeux !.. Je n'ai jamais regretté d'être

(*) Les noces de Henri roi de Navarre, & de Marguerite ſœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, tom. II.*

ſeule dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage ; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon.

LAURE.

En vérité toutes ces fêtes ſi vantées, ſi pompeuſes, paroiſſent bien plus belles de loin, & ſurtout dans les récits que l'on en fait ; de près on voit peu de choſe. Le tumulte, le bruit, vous étourdiſſent, & le cœur demeure froid... Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'eſt qu'elles m'ont donné l'occaſion de revoir encor mes chers parens. J'ai eu auſſi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui eſt le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'eſt bien ſon meilleur ami... Ils ne ſont bien contens que lorſqu'ils ſe trouvent enſemble ; c'eſt une union auſſi rare que charmante.

LAURE.

Juſqu'ici ſon cœur a été libre, je voudrois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arſenne a ſu m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne? Pourquoi rougir?...

SUZANNE *baiſſant la tête.*

Oh ! nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce ſera pour un autre moment s'il vous plaît.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas abſolument tort ; mais je vous l'aſſure, quand il ſubjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui ſympathiſe ſi bien avec la vôtre ; moi, je ne puis me flatter d'être auſſi heureuſe. Deux mariages fortunés ſont trop rares pour eſpérer de les voir ſe ſuccéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi couſine ?.. Le ſecret d'être heureux conſiſte à ſe bien aimer ; alors tout ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre ; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble, & ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe.... Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées !... Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préfére-

rois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux.... Que de ſouffrances au moindre nuage, à la plus légere ſéparation!.. Voyez par vous-même, vous allez paſſer quelques jours à Paris avec Arſenne, au moment du retour des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere, il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi ſi tous vos contentemens ne ſont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non ma bonne amie; l'abſence, il eſt vrai, eſt cruelle; mais le retour, le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui!... Vous le connoiſſez, couſine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractère, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?.. Mon frere lui reſſemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inſpirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere couſine, à ce que vous avez vu à Paris.... Vous ne m'en avez déja donné que des détails fort abrégés, qui ne me ſatisfont pas entiérement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit, vous retombez toujours ſur le charme du mariage. Eſt-ce que l'abſence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits?

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, allons au-devant de lui... Le digne vieillard!.. Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE *criant.*

Eh le voila déja le cher homme!..

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher.... Je crains toujours à ſon âge.

Elles vont au-devant de lui, pendant ce tems on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE V.

ARSENNE pere, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere.*

BOn jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déja? ... Tu es matineuſe.... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle.... (*Il s'aſſied.*) Que j'aime à vous voir enſemble.... De quoi vous entreteniez-vous là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris.... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE *pere.*

Bientôt, bientôt, ma niéce.... En attendant nous en cauſerons en déjeunant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine?..

LAURE *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je te le diſe, ma chere Laure, tu me fis hier beaucoup de peine, en nous quittant tu m'as dis un bon ſoir prononcé d'un ton... Je me ſuis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, diſois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure.... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puiſſent-elles bientôt ſe diſſiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on ſoit comme cela; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires.... toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point.... Ah ça déjeunons.

LAURE.

Pourquoi du moins, n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes allarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers.... Allons, de la tranquillité, ma fille, la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés : c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti?

LAURE *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa

tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au-devant de monsieur son beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans, je les vois d'ici qui se rencontrent sur le grand chemin & qui s'embrassent avec un cœur... à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard, n'est-il pas vrai, ma niéce?

SUZANNE.

Oui, mon oncle... Allons, cousine, reprenez votre gaieté accoutumée; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là, je pense, que l'on trouve du beau & du merveilleux....

ARSENNE *pere.*

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit, c'est tout comme moi-même... redis-moi toutefois ce qui m'intéresse. Vous avez été voir ensemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a présentés à lui, n'est-il pas vrai? Eh bien qu'en disoit mon fils. C'est-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai servi sous

lui, nous nous connoiſſons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée... Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit....

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert?

LAURE.

On le pourſuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avons vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (**). Il étoit tranquille alors, ſans émotion, ſans trouble, & diſoit ſe trouver aſſez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille ſur ſes jours! c'eſt le plus fer-

(*) Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maurevel qu'on appeloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, tom. II.*

(**) Charles le rendit dans la Chambre du malade, avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les maréchaux de France & un brillant cortège. *Ibidem.*

me ſoutien de notre parti infortuné. Notre défenſe ſans doute étoit juſte... Eh que reſtera-t-il donc à l'homme ſi l'on veut lui ravir juſqu'à la liberté de penſer! François catholiques! ô mes compatriotes, ne reconnoiſſons-nous pas le même Dieu? A quoi ont ſervi tant de combats cruels? Eſt-ce en ſe déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur... Il fut un tems où déſolé de voir l'embraſement de cette guerre civile, j'aurois plutôt ſouhaité que nous puſſions tous devenir catholiques; mais peut-on agir contre ſa propre conſcience? Eſt-il en notre pouvoir d'avouer une croyance que nous rejettons en nous mêmes? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combatre & de mourir.. Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a ſervi eſt ſujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire? Tout le monde dit que c'étoit une profuſion, & d'un faſte, d'un éclat... mais les époux avoient-ils l'air bien content?

LAURE.

S'il faut le dire; ſous tous ces ſuperbes de-

hors, je n'ai point apperçu de véritable joye. Une noce bourgeoiſe m'a toujours ſemblé plus riante. Cet appareil magnifique ne ſert qu'à déguiſer l'ennui. Tout eſt conſacré à je ne ſais quelle repréſentation. On obſerve ſcrupuleuſement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays ſoit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois. Et la plûpart des phiſionomies de cette cour ne me plaiſent point. Médicis a le regard funeſte, & Charles IX ſemble être le page de ſa mere. Je ne ſais, mais je ne lui trouve ni cette nobleſſe ni cette dignité affable qui caracteriſe un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joye.*

Eh bien?

LAURE.

Ah voilà une phiſionomie d'homme à ſe faire adorer de tout le monde... un front ouvert qui inſpire la confiance... des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à perſonne..... Oh, j'aimerois bien à

voir un Prince de ce caractère assis sur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

Avec un ministre tel que Coligny, n'est-ce pas, ma fille ?

SUZANNE.

Messieurs les catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je suis bien sûr que Coligny ne seroit point persécuteur & que le Roi de Navarre leur laisseroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je serois le premier à défendre leurs droits, si l'on avoit l'injustice de les contraindre ; mais que dis-je ? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a succédé aux orages. La paix est cimentée aux pieds des autels ; elle a réuni les partis opposés. Tout nous promet à l'avenir des jours aussi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & ſombre.*

LAURE *ſe levant avec précipitation.*

MON frère!... De retour & ſans mon époux?...

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au-devant de lui, mon frère?

EVRARD, *les yeux baiſſés.*

Aſſez loin, ma ſœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni perſonne qui l'ait vû?

EVRARD.

Perſonne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit... Aſſeyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc ?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frère, comme vous êtes changé ?

EVRARD *troublé.*

Moi ?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE *le fixant.*

Qu'avez-vous ?

EVRARD *s'efforçant de ſe remettre.*

Mais je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous, mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra. (*il lui verſe du vin.*)

EVRARD *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner?.. J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret !

EVRARD.

Oui, paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement?

EVRARD.

Oui ſur le champ, & ſurtout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier, je vous ſuivrai... Non; laiſſez-moi faire. (*ſe levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je ſorte pour un inſtant.

LAURE *au-devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard où allez-vous?.. Vous me faites mourir... Votre air, votre ſon de voix... Eh mon Dieu que lui ſeroit-il arrivé?.. Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma ſœur ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai pas... Pourquoi ſe ſéparer de moi?.. Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD *ſe domptant.*

Ne puis-je avoir quelque choſe de particulier à lui communiquer ? Et ſur quoi vous allarmez-vous ?

LAURE.

Sur quoi, mon frère ?.. Votre viſage vous trahit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jettée.

EVRARD *troublé.*

Hélas ! que vous dirai-je, ma ſœur ?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MON cher Evrard, Arſenne eſt-il de retour ?... Sauriez-vous ?... Nous ſommes tous tremblans... Mon pere m'envoye... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faiſant en vain quelques ſignes.*

A moi ! des nouvelles ?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On

m'a dit que vous avez appris ſur la route quelque choſe du déſaſtre qui eſt arrivé dans Paris.

LAURE.

Un déſaſtre!.. à Paris!.. Dieu! quel déſaſtre!

SUZANNE *la ſoutenant.*

Ah! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point?

ARSENNE pere *à Evrard.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagère les maux, & ſon imagination promte à s'enflammer va toujours ſaiſir l'excès du malheur.... Il ne peut être que moindre dans la vérité... Parlez....

EVRARD.

Eh bien, il ſeroit inutile de vous rien déguiſer, & d'ailleurs le poids qui m'accable pèſe trop ſur mon cœur..... Apprenez... (*il s'arrête.*)

ARSENE pere.

Achève, Evrard, tu m'interdis... Achève.

EVRARD.

Je tremble, j'héſite à le dire. (*il les prend chacun par une main & leur dit à demi voix*) On parle d'une trahiſon abominable....

LAURE.

Quelle trahiſon?

EVRARD.

On dit que cette paix ſi ſacrée, ſur laquelle nos fréres ſe ſont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de ſurpriſes nocturnes, de violences, d'aſſaſſinats. Selon les uns, nos frères ont été égorgés dans leurs lits; ſelon les autres, on a embraſé leurs maiſons. L'amiral même, dit-on, a été maſſacré dans ſon hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE pere, *détachant ſa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas.. Cela eſt-il poſſible!.. Par l'ordre du Roi!.. N'avons-nous pas la ſauvegarde de ſa parole? N'avons-nous pas à ſa voix dépoſé tout ſoupçon?.. Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre?.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens ! ſeriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie ? .... Suzanne, ne m'abandonne point.

ARSENNE pere.

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh, ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE pere, *avec chaleur.*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas à des fêtes publiques pour les égorger à l'iſſue des feſtins... Quoi, tant de promeſſes ; quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs !

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démentir !... Je ſuis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arſenne, mon ami, nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &....

SUZANNE *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent ! Eh ménagez ſa ſenſibilité !

LAURE.

Mon frère ! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez ?

EVRARD *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi... Va, croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel, de quel ton tu me conſoles !... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque..... Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquiliſer.

EVRARD *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE *pere.*

Non, non.. modérez-vous, mes enfans, on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vû nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Monçontour, aux plaines de St. Denis

pour devenir ſitôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable hiſtoire? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plû à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, allarmer tout un royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiére fois que vous vous êtes trouvés abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE pere *à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Turinge que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere!.. pluſieurs!. ciel, ce ſeroit la vérité!

ARSENNE pere.

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouf-

ſre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpère bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE pere, *avec réflexion.*

Non, demeurez ma fille, nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos allarmes, ſongez qu'elles offenſeroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?.... Arſenne! mon cher Arſenne!

ARSENNE pere *lui prenant les mains.*

Eh! ma chère fille, ſi je pouvois le croire, que ferois-je encore ſur la terre? C'eſt alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

RESpectable Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE pere.

Meſſieurs, croyez que tous ces raports émanent d'une ſource obſcure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont déja beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits: Heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere*, *vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure*) Entendez-vous, ma fille, ces rapports ſe contrediſent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris.. il m'eſt bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frère.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD *embraſſant l'un d'eux.*

Ah malheureux que nous ſommes, en ſerons nous quittes pour la terreur?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au-devant du déſeſpoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons ſans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les diſſiper. Je me tranſporterai ſur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru.

LAURE *donnant le bras à Arſenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point.... Allons apprendre ce que le ciel a décidé ſur notre ſort; mais hélas, que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ſes pas dans une eſpèce de déſeſpoir. Elle va tomber ſur un fauteuil, laiſſant pencher ſon corps en entier ſur un des bras. Suzanne la ſuit, & ſe jette un genou en terre en l'embraſſant pour la relever. Laure abaiſſe ſa tête contre ſon ſein, & demeure immobile dans un douloureux ſilence.

LAURE.

LAISSE, laiſſe ; tes ſoins ſont inutiles... il eſt tems que je meure... ma mere.... mon époux... tu l'as entendu... ni le ſexe, ni l'âge n'ont été épargnés !... La paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent... C'en eſt fait, c'en eſt fait.... tout eſt perdu pour moi. (*après un long ſilence*) Dieu ! tu ſais pour qui je t'implore... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins ?.. Ah s'il étoit ainſi !

mille actions de graces te ſoient rendues..... J'embraſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles; mais pour celle-là, ô mon Dieu, Daigne, daigne me l'épargner..... (*elle retombe accablée & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin & ſuivi d'Evrard, arrive à lents juſqu'en préſence de Laure: ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.

ARSENNE *pere.*

PUiſſe la douleur me délivrer bientôt de ce monde!.. terre ſanglante!.. jour affreux!.. Je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs.... Ah c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere!..O mes chers parens!..O toi pour qui j'expire de terreur!..

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons, ſuivons nos freres lâchement maſſacrés, La France arroſée de leur ſang n'eſt plus notre patrie... recevez-moi dans votre ſéjour, martirs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils!

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir... O tourment!

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris? Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger.. Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins, vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons.. Qu'entends-je? Quel bruit?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement, ils jettent tous un cri en s'écar-

tant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous.

Arſenne ! Arſenne ! Arſenne !

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.

SCENE III.

Les précedens, ARSENNE *fils.*

ARSENNE *fils. (il entre en déſordre & s'élance, en paſſant il embraſſe ſon pere & Evrard.*

MOn pere !... Mon ami !..

ARSENNE *pere, & Evrard.*

Mon fils !.. Mon ami !..

ARSENNE *fils dans les bras de ſon épouſe, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée, je te revois encore !..

LAURE.

Tu vis & je te preſſe dans mes bras. *(La tête penchée, & d'une voix affoiblie par l'excès du ſentiment.)* Je meurs de ſaiſiſſement & de joye...

joye.. (*ils reſtent quelques momens embraſſés. Laure ſe dégage & le fait aſſeoir.*

ARSENNE *pere avec des entrailles.*

O Dieu! vous m'avez ſauvé mon fils!

EVRARD.

Nous te revoyons!.. Réponds-nous, ami; tu ne t'es donc pas trouvé?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laiſſez-moi reſpirer.

EVRARD *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous ſeulement, aurois-tu été témoin du maſſacre de cette nuit...

ARSENNE *fils, ſe levant avec précipitation; & ſe tournant vers Evrard en lui montrant ſes vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE *le prend par un bras & d'un œil allarmé viſite ſes habillemens.*

Dieux! ils ſont tout couvert de ſang... Tu es bleſſé...

ARSENNE *fils à Laure.*

Ce ſang que tu vois n'eſt pas le mien... Hélas! c'eſt celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE *jettant un cri.*

Ma mere!.. Quoi, ſon âge!.. Les monſtres l'ont aſſaſſinée...

ARSENNE.

A mes yeux!

EVRARD *courant toute la ſcene en furieux.*

Ciel!.. ma mere!.. vengeance, vengeance!

ARSENNE *pere tombe à côté de Laure.*

Chaque inſtant nous apporte des horreurs imprévues... Où ſommes nous malheureux?.. Une main inviſible nous a-t-elle précipités au ſéjour des démons?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le ſang. Nos freres ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent &c. foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve... ma fureur eſt calme.. parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix ils ſignoient notre mort.. Les lâches, ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquile,

nous nous endormons ; ils briſent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu ?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambéaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échapé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échaper que ſeul.... Les nôtres... Dieu !

ARSENNE fils *du ton du déſeſpoir.*

Quel reproche !... Eh demande moi plûtôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans... La mort étoit partout... Je combats les aſſaſſins. Je me trouve renverſé parmi les mourans, & bientôt je n'embraſſe plus que des cadavres. J'avois perdu le ſentiment, ils me laiſſerent pour mort, mais revenant à moi je ſuis ſorti pour ainſi dire du tombeau des miens. J'ai erré par la ville. L'arme ſanglante que je portois à la main, mes cheveux hériſſés, mes habits ſouillés de ſang & de pouſſiere m'ont fait regarder moi-même comme un aſſaſſin... En-

fin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'eſpace qui me ſéparoit de vous. (*il retombe accablé.*)

LAURE *à Suzanne.*

Diſpenſe-toi de ces vains ſecours, & ne cherche point à ranimer ma miſérable vie.

ARSENNE fils *après un ſilence.*

Suis-je loin en effet de ces monſtres barbares ?... mes idées ſe troublent... ma penſée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me pourſuivent & m'environnent. Je les vois encore ! (*en pleurant*) ah mon pere, j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux ; je n'ai plus de mere.... hélas ! daigne vivre pour moi.

ARSENNE fils.

Moi, vivre après ce que j'ai vu ?.... Ah ! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des aſſaſſins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs ſoupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main ſur leurs bleſſures, prendre de leur ſang, le montrer au Ciel, & tomber en implorant des vengeurs.... Je me ſauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou

du moins y rallier notre parti diſperſé. On précipitoit ſon corps déchiré. Guiſe fouloit aux pieds ſes cheveux blancs. Sa troupe impie inſultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains !

ARSENNE pere *avec enthouſiaſme.*

Fureur inſenſée ! fureur impuiſſante ! ſon ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déja dans les cieux.

ARSENNE fils.

Mais nommez ceux qui conduiſoient la horde effrenée des meurtriers ? .. A leur tête marchoient ces émiſſaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites ſolitaires, monſtres infernaux, allaités des poiſons de l'Italie. Une joye cruelle anime leurs regards. D'une main ils déſignent les victimes avec l'image du Chriſt, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains enſanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras laſſé de forfaits. J'ai vu juſques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne ſont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit ! .. Ils ne ſont que trop atteſtés par tous les mémoires du tems.

EVRARD *errant ſur la ſcene.*

Quel tableau, Dieu vengeur! & ton tonnerre repoſe!

ARSENNE fils.

Je cotoye la Seine, ſes eaux rougès de ſang voituroient des corps défigurés. Je paſſe devant le Louvre. Quel ſpectacle! un peuple immenſe avec des gémiſſemens & des cris déſeſpérés imploroit un azil eaux portes du Palais de ſes Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du ſouverain ſans émouvoir ſon ame. Que dis-je! c'eſt là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaſte ſcene de carnage. Le ſang des ſujets regorge à longs flots ſous l'œil tranquile du Monarque. Les lances, les piques hériſſées des ſoldats renverſent, déchirent ce peuple ſans défenſe, tandis que Charles & ſon barbare frere (†) du haut de

(†) J'ai lû ces propres mots dans les mémoires manuſcrits de Mr. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de Mr. Poullain lieutenant général de la Prévôté de l'Iſle de France, auteur du procès verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. « Henri duc d'Anjou » qui fut Roi après Charles IX ſon frere, ſous le nom » d'Henri III, & le duc de Guiſe dans les ordres qu'ils en» voyerent dans les provinces ordonnoient de n'épargner ni » les vieillards, ni femmes groſſes, ni enfans agiſſant ou à » la mamelle. Henri eut l'honneur de tuer à coups d'arque» buſe par une des fenêtres du Louvre, qui eſt la cinquiéme » devant la place du Louvre, à compter du petit pont » de la reine, ſept perſonnes; & ſon frere Charles IX en » tua trois, & rioit ſi haut avec éclat qu'on les entendoit » d'en bas. »

leur balcon, dans leur féroce allegreſſe, font voler la mort ſur ceux qui fuyent & tirent ſur ces infortunés réclamant leur appui, comme ſur les animaux de leurs forêts !

ARSENNE *pere.*

Arrête.. épargne-moi... plutôt mourir ſur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere!.. Ah mon ami!.. Si dans ces momens affreux je n'euſſe ſongé à vous, à cette tendre épouſe, le ciel m'en eſt témoin, j'aurois péri, mais aujourd'hui nous ſerions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait ?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait ? A travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah mon fils ! que dis-tu ? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu ; elle n'appartient qu'à lui... Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD *avec force.*

Le Ciel ſe taît... C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre*) Roi, Prêtres, Miniſtres, Princes, Courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable.. Et voilà nos chefs! (*après un ſilence*) Amis! vous venez de l'entendre, (*aux Proteſtans*) ce ſont ces Prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat... C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus... Laiſſerons-nous tant d'horreurs impunies?... Attendrons-nous qu'elles ſe renouvellent?.. Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brule de les immoler.....

ARSENNE *fils ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE *les ſéparant, & ſe mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous ſauver.. Oublies-tu pour qui le ciel t'a conſervé?... Vois ton pere, vois ton épouſe... Fuyons avant que cet orage ſanglant s'étende plus loin... Que ſait-on s'il n'arriveroit pas juſques à nous? Un courage inutile n'eſt qu'une imprudence téméraire... Crois que ſans toi tant de forfaits ne reſteront pas ſans châtiment. Remets-en le ſoin à ce vengeur ſuprême qui a compté les ſoupirs de toutes les victimes!

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... tu te dois avant tout à ton épouſe, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle... Allez, & ne vous repoſez pas que vous ne ſoyez en ſureté... Je ſaurai bientôt vous réjoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un ſeul inſtant, mon pere! ce n'eſt qu'en vous ſauvant que nous croirons nous échaper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi... Eh! qu'ai-je à perdre? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je? Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette

affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire, & je fuirois ſeul ! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains, tremblans dans leurs maiſons, la tête ſous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur ſalut à tous me regarde, & m'eſt auſſi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens ſentiers pour ſe réunir ſur la frontiere. Nous te ſuivrons tour-à-tour, &...

ARSENNE *fils l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit ſe partager de même. Dans ces redoutables inſtans, eſt-il permis de ſéparer ſa cauſe de celle de ſes amis? Non... Allez, j'ai vû mourir les miens, je ſaurai mourir auſſi... C'eſt à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur ſexe & votre âge ſont un privilege, mais nous...

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& pluſieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD *d'une voix triſte & plaintive.*

AMIS infortunés ! voici donc auſſi notre dernier jour...

ARSENNE *fils.*

Clevard ! Que viens-tu nous dire ?

CLEVARD *à Arſenne fils.*

Hélas ! tu ne t'es ſauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne ſe borne pas à la capitale ; elle s'étend ſur toute la France. Partout nous ſommes proſcrits (*). Cette malheureuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

(*) Charles IX autoriſa de ſon nom le maſſacre qui ſe fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouſe, à Rouen, ſans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les Seigneurs ne furent pas toujours en ſûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourriſſoient ſur la terre ſans ſépulture, & pluſieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leur poiſſon. (*Eſprit de la Ligue tome II.*)

LAURE.

Eh que tardons-nous?.... Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah madame, ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes: elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? Le ſon redoublé des cloſes? Tout annonce notre trépas...

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(*Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.*)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards.... O vous amis, qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir?

ARSENNE fils (*va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*)

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang...

Où te cacherai-je, chère épouſe?... Comment te dérober à leurs coups?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE fils *à ſon pere en pleurant.*

Mais, vous mon pere, vous hélas! quel ſera votre ſort?.. Votre bras affoibli par les années n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats..... à cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens.... ta main du moins fermera ma paupiére. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe quoique légitime, mon fils! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny! ah Dieu! quel nom avez-vous prononcé?... Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*jettant l'épée.*) Non je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul je vous vengerai tous, amis, ſeul je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins.... Ciel! ſi tu m'as conſervé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami! quel eſt ton projet?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HÉLAS! où trouver un azile? Quel Dieu daignera nous protéger... je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt !

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échaper. Ils nous tiennent enfermés comme des vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils ſauront bien comment nous ſurprendre ſans rien hazarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le ſignal éclatera, aſſaillis par le nombre, & brulés dans nos propres maiſons, bientôt tout ſera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frapent que moi, & je bénis mon trépas !

MENANCOURT.

Aucun de nous ne ſera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces ſatellites de l'enfer armés contre les vrais fidéles. (*environnant Arſenne pere*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, reſpectable Arſenne ?

ARSENNE *pere, avec des ſanglots.*

Attendre la mort en prières, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos frères du haut du ciel nous tendent les bras !...

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils ſont heureux ceux qui ſe ſont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreurs !

MENANCOURT.

l'Evêque triomphe : il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils ſortant de ſa létargie.*

Pourſuis, Menancourt, pourſuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maiſons aiguiſer les poignards qui nous ſont deſtinés. Ils applaudiſſent à ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effrayent par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement déſordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en eſt trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire juſtice... C'eſt trop honorer des aſſaſſins que de les combattre... Evrard !.. viens avec moi.

EVRARD

EVRARD *avec tranſport.*

Je te ſuis partout.

ARSENNE *fils toujours dans le même état.*

Je vais ſaiſir le chef de ces prêtres barbares. Sous ſon vêtement de Pontife, il ſentira le fer dans ſon cœur altéré de la ſoif de notre ſang... Si mon bras foibliſſoit...

EVRARD.

Je t'entends !

ARSENNE fils.

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ſes miniſtres !

ARSENNE pere.

Dieu !... Mon fils !... Quel deſſein affreux ! écoute-moi....

ARSENNE fils.

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit ſanglante, vos mains ſeroient déja dans leurs cœurs....

EVRARD *prenant la main d'Arſenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à ſon époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête,

ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE fils, *aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voye jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent... Qu'a-t-il beſoin de naître?.. La vie n'eſt qu'un préſent fatal que je maudis, & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE fils.

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi.....

LAURE *avec un grand cri.*

Cruel!..Eſt-ce toi qui parles?..

ARSENNE pere.

Mon fils!....

LAURE *à ſes genoux.*

Aye quelque pitié d'une mere....

ARSENNE fils, *détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous, je ne vous écoute plus... il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE *lui faiſant une eſpéce de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!... Tes ſens ſont aliénés.... Laiſſe déſarmer ton bras.... Tu caches un poignard... Ah duſſes-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE fils, *la repouſſant.*

Qu'oſes-tu dire?... Tremble!... Tu ne ſais pas... Ce poignard!... Nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées.... C'eſt un monument éternel du crime... Un ſang précieux a gravé ſur ce fer en traits inéffaçables....

LAURE.

Tu me fais frémir... Un ſang précieux!... Tout le mien s'eſt glacé...

ARSENNE fils.

Malheureuſe!.. Oſes-tu le demander?.. Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante.... Il faut que mon bras le replonge tout entier...

LAURE.

Je me meurs!...

EVRARD *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Céde, céde le moi.

ARSENNE fils, *avec un geſte terrible.*

Non, je le garde, il eſt à moi... Les cruels!.. Marchons!.. Ils m'ont aſſez montré comme l'on aſſaſſine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où ſont-ils les barbares? Le ſang innocent des miens me crie, frappe... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE père, *s'oposant au paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfants, ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur ſang.

ARSENNE père, *ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi, voulez-vous me voir expirer à vos pieds?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma prière. (*ſes enfants le relèvent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur*) Prêtez l'oreille à un vieillard qui touche à ſa derniere heure.. la douleur va conſumer le reſte de ſes ans.. Je ſens vos tranſports & les accès de votre déſeſpoir, mais répondez-moi, mes fils? A quoi ſert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne ſont plus? Hélas!

elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écraſe le foible, & ſourit encore de ſon audace impuiſſante... N'imitons pas les cruels catholiques, laiſſons leur l'emploi du poignard, & s'il faut choiſir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide... Le ciel en ce moment jette en mon ſein un rayon de ſa lumiere ; il m'éclaire, il m'inſpire, il me donne une juſte confiance en lui, & je vais t'étonner... Ce prélat ſur qui tu veux porter tes mains déſeſpérées ne partage point les fureurs de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE fils.

Lui!.. ſuppôt de Rome... humain!.. compatiſſant!.. Ah!..

ARSENNE pere.

Mon cher fils, c'eſt après les ſcènes du carnage que l'ame plus tranquile apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans les cœurs, & préſerve les dernieres victimes.... Aſſemblons-nous au palais de l'Evêque. La ſainteté du lieu fera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Il n'eſt point dans cette ville d'autre

refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours tems de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE fils.

Oui, il ſera tems lorſque votre ſang réjaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes... Eh quoi ! vous voulez que je voye maſſacrer ma femme, vous, mon ami... Si le ciel me déſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue... Oui, grand Dieu, mon bras eſt prêt à frapper ; nul que toi ne peut le déſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire, mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE pere.

Aveugle ! ouvre les yeux : qui a veillé ſur toi dans l'horreur du maſſacre ? Qui t'a enlevé du milieu des morts, ſi ce n'eſt ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence ? N'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas, & tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homi-

cide. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long tems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe? Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tigres furieux!... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été ſurpris, nous ne le ſommes pas... irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere?.. Non, nos bras déſeſpérés auront quelque force... Mais c'eſt trop parler... Tout eſt permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure*) Ma ſœur, je te donne le dernier adieu.... Tu ſais qui je vais venger!

LAURE *ſe ſoulevant avec effort.*

Mon frere!... Hélas! où comptez-vous aller ſans moi?

ARSENNE pere *dans la déſolation.*

Ah! ils ne m'entendent plus, ma fille,

ils ne m'entendent plus... Ils vont être des forcenés comme les catholiques ; ils vont allumer la colere céleſte. (*ſaiſiſſant ſon fils qui ſortoit*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arſenne !... Mon fils !... Tu vas donc les juſtifier en les imitant.

ARSENNE fils, *reculant de ſurpriſe.*

Moi ! les juſtifier !

ARSENNE pere, *avec la ſimplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre ſentiment qu'une rage ſanguinaire. Dieu va détourner ſes regards de deſſus toi, & tu mourras criminel... Mais ne crois pas que je t'abandonne. (*avec éclat*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard.... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchainerai dans mes bras, je te crierai : *tu n'es plus un Chrétien*, & t'arrachant à ton affreux délire, je ſauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE fils *vaincu.*

Ah mon pere ! mon pere ! qu'a donc votre voix !.. Ciel... je tombe dans vos bras... ayez pitié de moi, & de ma fureur... elle ſoulève encore mon ame, elle l'oppreſſe. Votre état eſt plus tranquile que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour ſauver ma femme, mon ami

& vous ... Dites, & j'obéis ſans réſiſtance.. Quel eſpoir allez-vous me donner?

ARSENNE pere, *le tenant dans ſes bras avec tendreſſe.*

Le plus ſûr, le plus convenable aux circonſtances, il faut, je te l'ai déja dit, il faut nous réfugier au palais de l'Evêque, nous y réunir tous.... Là raſſemblés, nous trouverons, ſi mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix où nous comptions rencontrer un barbare. Là nos gémiſſements ne formeront qu'une ſeule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins nous ſerons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puiſque nous ne formons plus tous enſemble qu'une ſeule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du ſage & vertueux Arſenne. Pluſieurs de nos freres ſe ſont déja rendus dans ce palais comme dans un ſanctuaire inviolable.... L'Evêque, à nos vœux ſupplians, pourra ſentir ſon cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prières & nos cris plaintifs, il nous refuſe un aſyle à ſes pieds; s'il nous rejette ſous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer ſoient auſſi promts

qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, juſqu'à l'inſtant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer, diſſimulons même, autrement leur triomphe ſeroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus ſage, comme le plus ſûr.... Nous ſuivrons tous le même deſtin.

FOULE DE PROTESTANTS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*à Arſenne fils & l'environnant*) Ami ! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE fils *dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embraſſerai cet eſpoir puiſqu'il vous reſte.... Je me contiendrai, je me ſoumettrai à tout pour le ſalut général.... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conſerver vos jours.... Mais veillez ſur ce que j'ai de plus cher.... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici....

LAURE *vivement.*

C'eſt en vain.... je ne puis plus te quitter.

ARSENNE fils, *ſe jettant dans ſes bras.*

Ah !

ARSENNE pere *avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu

du Chrétien, l'eſpérance. Qu'elle embraſe nos cœurs de ſon feu divin & conſolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en aſſaſſins, & montrons en mourant que nous ſavons qu'il eſt une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux ; c'eſt lui qui met un frein aux cruautés des méchants. S'il nous protège, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANTS.

Adreſſons nos vœux à l'arbitre de nos jours.... Et demeurons réſignés enſuite à ſes décrets éternels. (*Ils levent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE père, *la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miſéricordes ! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voye de tes préceptes. Au moment où la fureur ſe déploye contre lui, ne permets pas qu'il périſſe tout entier. Déſarme les ennemis d'une loi que nos pères nous ont tranſmiſe, & que nous n'abandonnerons pas, duſſions-nous expoſer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidèle qui t'implore en t'adorant. Il eſpère en toi ; il chantera conſtamment tes louanges ; il te bénira, ſoit qu'il tombe ſous le

ſer des bourreaux, ſoit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu ! ſauve mon frère, mon époux & mon père.

ARSENNE fils.

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & ſoumis.... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu, ſauve mon frère, & fais-moi la grace d'expirer..

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu ! ſauve le vertueux Arſenne, & toute ſa famille.

ARSENNE père.

Grand Dieu ! fais tomber ſur moi ſeul les coups qui menacent ton peuple.... Que j'acheve ma longue carrière, & qu'il te loue en paix ſur ma tombe.

EVRARD *embraſſant Arſenne fils.*

Ami !

ARSENNE fils *embraſſant Evrard.*

Mon frère !

ARSENNE père *embraſſant Laure & Suzanne.*

Ma fille !... ma chère nièce !...

LAURE & SUZANNE *embraſſant Arſenne père.*

Ah mon père ! ah mon oncle !

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embraſſant réciproquement.*

Mon frère !... Mon ami !... Mon ami !.. Mon frère !

(Ils ſortent tous enſemble en obſervant toutefois un certain ordre.)

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

(La ſcene eſt dans le palais de l'Evêque.)

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente l'appartement de l'Evêque, un diacre eſt dans le fond. Sur un des côtés du théatre eſt un bureau ſur lequel ſont pluſieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée ſur un prie-dieu, & de l'autre ſe couvrant le viſage. Il la lève vers le ciel au moment qu'il va parler. --- Un grand chriſt doit être au deſſus du prie-dieu.*

GRand Dieu !... & ce ſont des chrétiens !... Eſt-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant ſur la croix. *(il met un genou en terre)* Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame eſt remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reſte de ma vie ne va plus être que douleur. *(il reſte dans un profond ſilence : il ſoupire : il*

prie : il ſe relève) Quelle image épouvantable ! que de crimes ! ô ſuperſtition ! Cruel fanatiſme, quand ceſſeras-tu de profaner ma ſainte religion.... D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'impoſteur ambitieux qui corrompt l'eſprit foible, & qui le pouſſe au meurtre.... Ah cruels ! ſi la vengeance vous portoit à verſer le ſang de vos frères, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile reſpectable & ſacré !... Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtiſſez vos grandeurs ſur de vaſtes forfaits, & vous ne voyez point l'abime éternel qui s'ouvre ſous vos pas.... O Médicis ! & toi Charles !... O le Roi que le ciel m'a donné, quel nom allez-vous porter ſur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la poſtérité ? Je tremble déjà d'apprendre les châtiments réſervés.... Père des humains, père miſéricordieux, ne les ménage point dans ce monde ; qu'ils ſervent à ta juſtice d'exemple éfrayant, mais daigne les préſerver dans l'autre des ſupplices éternels. (*il ſe remet à prier.*)

(*L'on vient parler au diacre. Celui-ci ſort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche ; l'évêque ſe lève.*)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON grand vicaire.

SIMON.

MOnseigneur, le lieutenant de roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduise.

(Il va le recevoir. Simon est devant qui donne ordre aux domestiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde se retire.)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnseigneur, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde! Que nous veut-il?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échaper de cette ville.

JEAN HENNUYER allarmé.

Qu'entends-je?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé.

elle déclare formellement de n'y être entré pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fidèles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, monſieur, puiſque le roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme, & dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces

(*) Le roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Eſprit de la Ligue Tom II.*)

mécréans aura disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun; monsieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette sanglante trahison. Chargé du salut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pasteur ne saura que prier pour la conversion de ceux qui ne sont pas encore appellés. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de les convaincre de la supériorité de notre croyance.... Je ne connois point, monsieur, d'autre voye pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner.,.. Ainsi loin d'approuver la conduite du roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoye.

JEAN HENNUYER.

Oui, je suis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI *surpris.*

Y pensez-vous, monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y pense très-bien, monsieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils dé-

cidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penſoit pas comme nous ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſongez-vous, monſeigneur, que par une déſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendrez coupable du crime de lèze majeſté au premier chef.

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre... Liſez...

JEAN HENNUYER *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je, de l'accepter... L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain ? Dieu l'a mis ſur le trône, il règne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir

répondre à perſonne, car méconnoiſſant les loix, il méconnoit l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du monarque, que deviendroit alors ſon autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez moi, monſieur; s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un malentendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles ſeront tou-

jours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon, bien différentes, par conſéquent, de ce ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejettée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raiſonner profondément pour ſentir qu'on eſt homme & chrétien avant que d'être ſujet, que le monarque qui paſſe n'eſt point la patrie, qu'il eſt des bornes que le pouvoir royal ne ſauroit franchir, ſans quoi le ſujet ne ſeroit plus qu'un vil inſtrument de ſervitude; que la vertu enfin eſt de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou réſiſter; il eſt de ces ordres ſanguinaires que la divinité même (s'il étoit poſſible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juſte... Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans ordonnera à des prélats ſexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent

mille de leurs concitoyens ; & nous, étouffant toute équité ; toute lumière naturelle, nous ne faurions que nous baigner dans leur ſang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de ſuivre le culte de ceux même qu'il vient de proſcrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'égliſe, & mépriſer le ſalut de nos ames... L'humanité, croyez-moi, a ſes droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en roi... Il faut donc, monſieur, ſervir notre jeune monarque en lui déſobéiſſant, & je ne ſerois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été aſſez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il ſeroit auſſi inutile que dangereux de s'y arrêter.... Joignez-vous à moi, monſeigneur, je vous en prie pour la dernière fois.... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous, ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort ; le roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu ! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe.... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique romain, monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux rois quels qu'ils ſoient. N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer? Quand le fils aîné de l'égliſe s'élève contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je?... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit?... La loi a pour caractère non équivoque le conſentement général de la nation, & depuis quand les peuples ſe ſont-ils élus un roi deſpote, arbitraire, ab-

ſolu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il règne ſur eux, ce n'eſt que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour diſpoſer de leurs jours au gré de ſon caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſi le monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri univerſel doit conſtater le forfait, & dépoſer contre les criminels. Il eſt aiſé de reconnoître la voix publique ; elle ſe fait entendre, ou plutôt elle tonne au-deſſus du diadême. Nulle excuſe pour le ſouverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il ſigner l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, conſacrés à la juſtice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples ; il doit ſe redouter lui-même, & craindre ſurtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il mépriſe ces formes auguſtes, barrière utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les ſurpriſes qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie

énorme, & ſes exécuteurs ne ſont plus que ſes complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel... Vous allez le ſigner, s'il vous plaît, monſeigneur... Je dois me mettre en règle.

JEAN HENNUYER *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les lève au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux ? Quel moment pour la race future ! " N'épargnez ni les vieillards, ni „ les femmes groſſes, ni enfans agiſſant & à la „ mammelle (*) „. Dieu, qui tiens en main le cœur des rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe lève, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de roi.*) Tenez, monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

Le lieutenant de roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guiſe.

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON

SIMON *accourant avec inquiétude.*

AH ! monſeigneur, qu'avez-vous fait ? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire ? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens ?

SIMON.

Eh que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour eux ? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, monſieur... Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le déshonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce là le langage des apôtres? Où avez-vous lû de pareilles maximes?

Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit que ces excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (*vous devriez le ſavoir*) eſt celui de la charité ; & le ſecond, l'obligation de l'étendre juſqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliothèque, liſez-y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez ſi le fanatiſme a jamais pû le faire ſervir à autoriſer ſes fureurs... Gardez-vous ſur-tout de vous préſenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau.... Vous ne ſortirez point ſans mon ordre... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre ſous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoiſſez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puiſſe un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez beſoin... Allez, & ſachez vous repentir.

SIMON *à voix baſſe.*

Oui, je me repens; car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les curés de Liſieux.*

(*On voit les curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait ſigne d'approcher.*)

JEAN HENNUYER.

SAge Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sebaſtien, approchez... Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez... J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions... Allez, que nos égliſes ſoient ouvertes; appellez-y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſur-tout la pénitence; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prières cherche à déſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crimes, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes.... Hélas! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(*Les curés ſortent après avoir humblement ſalué l'évêque.*)

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MOnseigneur, une foule de protestans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche... Je crains....

JEAN HENNUYER *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur soient ouverts: dites-leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec surprise*) Mais le lieutenant de roi encore, que veut-il?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je reviens sur mes pas....

JEAN HENNUYER.

Eh bien, monsieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il est encore tems de vous joindre à moi, & rien n'aura transpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penser... Vous souffrirez seulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher? Qu'entendez-vous ? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi sur ma commission, & j'ai vu que votre désobéissance ne me dégageoit pas, que je resterois toujours inculpé pour n'avoir pas pressé l'exécution : ainsi je vais notifier l'ordre, & disposer les troupes.

JEAN HENNUYER *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce maſſacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refuſé par quelques mots, je me croirai quitte ainſi envers ma conſcience, envers l'état... Non, non, je ſuis le paſteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont ſur mon cœur les mêmes droits que les catholiques, & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien ſpirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI *fièrement.*

Mais vous vous abuſez, monſeigneur ; mes ſoldats, je penſe, ne ſont pas ſous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous ? Je leur commanderai au nom de pontife, ſi ce n'eſt au nom d'homme... J'irai, j'irai au-devant de leurs coups.... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens ſacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons ſi les ſacrilèges paſſeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le miniſtre pour maſſacrer plus librement leurs frères. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés ; Arſenne fils & Evrard ſont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici ſous ma garde.

Ce

Ce palais eſt à vous. Déſormais il vous ſervira d'aſyle, & s'il le faut, de citadelle. Je réponds de vos jours. (*à pluſieurs prêtres qui ſont préſens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé ſe rende en foule à ma voix; qu'il vienne ſervir & défendre ce peuple infortuné. (*aux proteſtans.*) Mes frères, ce n'eſt point notre ſainte religion qui vous hait & qui vous pourſuit. Elle vous aime toujours comme ſes enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enſeigne aux hommes qu'à ſe traiter avec indulgence. Un zèle aveugle & barbare, de fauſſes raiſons d'état font armer contre vos jours: mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui eſt permis que de l'être.

ARSENNE *fils à ſon père.*

Quel langage, mon père! Comme il m'étonne! (*à l'évêque.*) Quoi! ce ſeroit vous qui nous protégeriez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous, d'avoir à prendre votre défenſe, & contre qui?... Reſtez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir, & le ſanctuaire où repoſe le ſaint des ſaints va vous ſervir de refuge contre la barbarie, juſqu'à ce que la réponſe de la cour ſoit arrivée, & que la voix de l'humanité ſe ſoit fait entendre.

ARSENNE *fils à ſon pere.*

O Dieu ! eſt-il poſſible ?...C'eſt un prêtre, & il parle ainſi !...

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'eſt Dieu qui l'inſpire.... Eſpérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la ſecouſſe la plus terrible au chriſtianiſme. *(en montrant les proteſtans)* Hélas ! nous étions prêts à les embraſſer dans le même temple ; ils revenoient à nous (*) & dans un inſtant fatal, voici que tout eſt embraſé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verſer le ſang de ſes ſemblables, c'étoit honorer l'Etre ſuprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion eſt celle qui eſt bienfaiſante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il ſoit adoré de tous.

ARSENNE *fils à part.*

Quelle morale pure & touchante !...

LE LIEUTENANT DE ROI *à l'évêque.*

Ainſi vous appellez ouvertement la revolte,

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voutes de la cathédrale, les drapeaux pris ſur lui dans les journées de Jarnac & de Montcontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville, bientôt ils ſeront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux françois.

& vous les ſoulevez contre le trône.... Votre zèle eſt indiſcret, monſeigneur ; car je vous avertis que mes ordres s'étendent juſqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils*.

Vous l'entendez, mon père,.... le barbare !!

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce ! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appellant les proteſtants*) Venez, venez mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi.... C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. (*au lieutenant de roi*) Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes ; ne me forcez pas à vous les ôter des mains..... Quoi, ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau ?

LE LIEUTENANT DE ROI *élevant la voix.*

Vous avez raſſemblé mes victimes.... Vous me ſecondez en les protégeant.... Je reviens, &.... (*il ſe fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils s'élançant le fer en main ſur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare ; péris....

(*Tous les proteſtans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER *couvrant le lieutenant de roi de tout ſon corps.*

Que faites-vous, amis ?... Cruels ! arrêtez, que voulez-vous faire ?

ARSENNE fils *menaçant.*

Prévenir ſes coups, & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où ſuis-je ?

JEAN HENNUYER *protégeant toujours le lieutenant de roi.*

Percez ce ſein..... Je mourrai content ſi je déſarme vos vengeances.

ARSENNE fils *aux ſiens.*

Amis, c'eſt un Dieu !... j'ai honte de ma fureur.... Jettons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'évêque & y depoſent leurs épées. Arſenne fils proſterné.*) Héros de l'humanité ! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître.... Nous courions en déſeſpérés donner la mort avant de la recevoir.... Ta vertu nous déſarme, (*au lieutenant de roi*) & c'eſt à elle ſeule, monſieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis !...

ARSENNE père *à l'évêque.*

Pontife humain ! ha ! pardonnez-leur.... Égarés par l'infortune, ils ſe perdoient ſans vous.... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens Patriarches....

Eh ! que tous les chefs de votre égliſe ne vous reſſemblent-ils ? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard.... L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes frères ;.... quel triomphe pour mon cœur ! Oh ! Que n'êtes-vous les enfans de ma loi ! (*au lieutenant de roi.*) Voyez, monſieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence ! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes ſe ſont déja commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui ſaignera longtems. Elle aura perdu volontairement de ſa force ainſi que de ſa gloire, & tel ſera le fruit de l'intolérance ; elle amène à ſa ſuite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je pars ſur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de ſe paſſer.

JEAN HENNUYER.

Allez, monſieur, c'eſt là que vous devez être.... de mon côté je préviendrai auſſi la

cour, quoique nos intérêts ne ſoient pas faits pour ſe reſſembler.

SCENE VIII.

Les acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAmilles malheureuſes ! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas ! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'éfacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme, car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable.... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE fils.

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez.... Oui, le déſeſpoir m'égaroit.... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre....

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échapé ? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé !... J'ai vu maſſacrer ma famille entière. J'ai vu des mains conſacrées aux autels... (*lui baiſant la main*) mais hélas ! bien différentes de celles que je touche, ſe plonger dans le ſang des miens. J'ai vu le ſourire de leur horrible joye inſulter aux ſoupirs des mourans... Ce ſont eux qui ont empoiſonné mon cœur des tranſports de la vengeance. Ce ſont eux qui dans ce palais conduiſoient mon bras ſur vous, ſur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER *ſe couvrant le viſage.*

O nuit, nuit exécrable ! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes : mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter ſur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs.... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux ſi chères à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre ſein, ces miniſtres impies & féroces ?

ARSENNE *fils.*

Hélas ! ils nous aſſiégent encore ; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de roi a jetté ſur nous un regard menaçant. Il va armer ſes ſoldats. Payés pour le carnage, ils ne ſavent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit ſi chére :

mais ſauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui reſtera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préſerverai tous. Ici le lieutenant de roi n'oſera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le ſalut général. Ces atrocités ſont trop étrangères à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumière. La nature frappe les cœurs les plus endurcis, & le remords inévitable les transforme à ſa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords! eux! ah c'eſt une illuſion de votre cœur généreux... Helas! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois; ils s'avancent en troupes; c'eſt fait de nous. (*douloureuſement*) Sauvez ſeulement mon père, ma femme... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER *avec force.*

Raſſurez-vous, raſſurez-vous.

Foule de proteſtans environnant le prélat.

Sauvez-nous, ſauvez-nous.... nous allons tous périr...

JEAN HENNUYER.

Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Les officiers entrent en corps.*)

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER major.

NOus venons vous déclarer, monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du roi & de ſon état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuſes, mais pas un ſeul boureau (*).

(*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs commandans de province qui eurent la probité & le courage de rejetter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné; Chabot Charni en Bourgogne; St. Heran en Auvergne; de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe à Bayonne; Thomaſſear de Curſay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, hiſtoriographe du roi, dans les mémoires de M. Poullain déja cités, page 21.

JEAN HENNUYER *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les ſervez toutes deux à la fois, vous ſerez chéris & honorés par elles dans les tems les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bien-faiſant de l'humanité.

ARSENNE fils, *à l'évêque.*

Ah ! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent.... Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecrettes, c'eſt que nous avons ignoré juſqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins ; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le Lieutenant de roi, & y mandier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere, avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels

que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre réfus déplaît à la cour, ſi elle traite de révolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte : ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avez accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion.... Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejetter ſur moi ; quiconque fait ſon devoir ſuivant les mouvemens de ſa conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des rois.

ARSENNE fils, *aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux !.. je veux que nos enfans ap-

prennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie !

EVRARD *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroiſſent les curés de Lizieux.*)

SCENE DERNIERE.

Acteurs précédens, troupe de curés.

JEAN HENNUYER.

APprochez, dignes paſteurs que j'ai choiſis pour me ſeconder, & à qui la religion doit ſon auguſte triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, ſoit le plus beau de notre vie... Il vous reſte à faire connoître au chrétien qui s'eſt ſéparé de nous l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage.... Courez, embraſſez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les bleſſures que leur cœur a reçues.

Les curés ſont ſuivis d'une foule de catholiques de chaque paroiſſe qui, changés par leurs prédications, embraſſent les proteſtans & leur parlent avec l'effuſion de l'amitié & de la tendreſſe.

ARSENNE *pere.*

Que n'avons-nous toujours été ainſi unis!.: tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité... pourquoi a-t-il été trompé?... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoitre que ce n'eſt pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je, ils s'expoſent à toute la colere de la cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité, marchons enſemble par la ville, que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée l'*Eſprit de la Ligue*, que j'ai déja citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je ne puis en citer une meilleure. » La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du comte de » Tende a fait croire que leur généroſité fut récompenſée » par le poiſon.

Les curés se confondent avec les réformés, & le digne prélat sort le dernier, en tenant la main du vieil Arsenne. Les officiers ferment la marche.

FIN.